

Sixtine Tellanger

UNE EMPREINTE



Sixtine Tellanger

Une empreinte

© Sixtine Tellanger, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1031-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

“Ce sont les mots qu’ils n’ont pas dits qui font les morts si lourds dans leur
cercueil”

Henry de Montherlant

“On peut être terrassé mais jamais anéanti”

Un pèlerin sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle

Prologue

“Ma chère maman,

Depuis 26 ans, il y a une bougie que je souffle avec toi dans mon esprit. Comme si tu étais en face de moi, appareil photo à la main pour prendre le traditionnel cliché qui ressemble toujours à celui de l’année passée, quelques traits tirés en plus pour chaque nouvelle bougie. Alors en ce jour de fête où je suis censée célébrer le jour où tu m’as donné naissance, je ferme les yeux pour continuer à faire vivre dans mon esprit les quelques souvenirs qui me restent de ton sourire, de ton rire, des histoires que tu me racontais le soir et de nos après-midis sur cette terrasse d’Abidjan, où je coloriais à tes côtés, ton bras autour de moi. Je revis cette légèreté, cette insouciance, oubliant que ta maison est désormais l’horizon.

Ma chère maman, sache que tu occupes à chaque instant mes pensées. J’espère, de tout mon cœur, que tu es fière de ce que je réalise chaque jour. Cette pensée est la seule qui me permet de me lever chaque matin.

Je t’aime fort,

Victoria.”

VICTORIA

1.

Pereybère, Novembre 2024

Je me suis réfugiée dans la petite maison que j'occupe depuis bientôt quatre ans. Dans la pénombre, je respire enfin quelques secondes. C'est peu, mais l'air étouffant de cet après-midi d'été ne permet pas de le faire davantage. J'avais pourtant fait exprès de laisser les volets fermés ce matin. Cette petite maison est décidément une fournaise. La clim devait être réparée mais le gars n'est jamais venu. Tant pis, c'est juste pour une petite pause, loin de l'effervescence.

Mes yeux se sont habitués à l'obscurité et je peux distinguer en face de moi une photographie encadrée et accrochée au mur. Je l'ai volontairement placée ici, en face de la porte d'entrée, pour être certaine de la voir chaque fois que je rentre chez moi. Ce portrait est celui de la première femme que j'ai photographiée. Bien avant que je devienne officiellement une professionnelle. C'est une Thaïlandaise que j'ai prise à Chiang Mai, il y a presque 12 ans. C'était ma première destination et le premier cliché qui allait me lancer vers une série de rencontres avec des femmes de toutes origines. Cette photo est comme un mantra. Un rappel hypnotique qui réveille mon enthousiasme lorsqu'il se cache. Comme à cet instant.

J'entends les enfants jouer dans le jardin, essayant d'attraper un gecko. Leurs petits cris aigus sont à peine couverts par les rires de leurs mères qui se moquent entre elles des dernières inepties de leurs maris ou de leurs familles. Le rire est bien plus vicieux que la critique. Elles rient de leurs maris qui les enferment dans un placard mais qui reviennent vite lorsqu'ils comprennent qu'ils doivent s'occuper seuls des enfants. Elles se moquent de leurs belles-familles qui leur reprochent toujours de mal éduquer leurs enfants, alors même qu'elles ont fait de leurs fils, des hommes violents. Elles racontent les douleurs qui persistent et les

excuses qui ne durent jamais longtemps.

Cette joyeuse tristesse me serre le cœur autant qu'elle m'oblige à prendre sur moi pour ne pas montrer mes difficultés. Lorsque je n'y arrive pas, je prends ces quelques secondes. Juste un instant, loin des récits de folies, de violences et de larmes. Dans ma bulle, je me rassure en retrouvant les raisons qui m'ont amenée à créer ce foyer pour femmes et mères célibataires. Je me rappelle que chaque jour, lorsque les portes ouvrent à 14 heures précises, je leur offre à mon tour cette pause, loin de leur quotidien. Pendant quelques heures, elles ne sont plus seules. Et moi, je lutte pour ne pas culpabiliser d'avoir envie de retrouver ma solitude.

Il est bientôt 19h, le foyer va progressivement se vider et à 20h, les portes seront closes. Je me plains mais j'aime ce quotidien. J'aime avoir ma propre maison et ne plus errer d'auberge de jeunesse en colocation pour expatriés. J'aime vivre avec les trois résidentes qui ont installé leur quartier dans le foyer qui occupe la maison voisine. J'aime les couleurs du lagon mauricien, les champs de canne à sucre, les plats créoles et l'air salé si singulier de cette île. Peut-être que je me sens bien parce qu'un bout de mon histoire commence ici. Ma mère était mauricienne. Avant de débarquer, je n'avais jamais mis les pieds dans son pays. Elle n'a pas eu le temps de nous y emmener. C'est pourtant dans ce pays que j'ai trouvé mon refuge. Je réfléchis souvent aux raisons qui m'ont poussée à venir m'y installer il y a bientôt 4 ans. Je suis venue pour me rapprocher d'elle. Pour essayer de mieux la comprendre mais je ne suis pas certaine d'avoir réussi. Plus qu'un autre jour, je m'imagine sa vie dans ce pays. Je la vois fouler le sable, acheter des boulettes aux vendeurs ambulants, prendre les bus rouges pour aller à l'école. Je connais peu d'éléments de sa vie mauricienne. Je ne peux qu'imaginer. Aujourd'hui, je pense à elle. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'ai 32 ans, l'âge de ma mère lorsqu'elle est décédée.

2.

Pieds nus, je traverse le jardin qui me sépare de la grande maison. Les femmes et leurs enfants commencent à partir. Il va bientôt faire nuit et certaines doivent retrouver leur mari ou leurs parents. Certaines reviendront dès demain, d'autres jamais. Je n'ai pas souvent des nouvelles. J'essaye d'en prendre, mais certaines semblent se volatiliser.

En arrivant dans le salon, je laisse les baies vitrées ouvertes derrière moi, l'humidité ambiante ne cesse de faire moisir les meubles. Un pied de commode a déjà été rafistolé par une pile de livres, la semaine dernière. J'aperçois Lakshmi, revenant de l'école. À 17 ans, elle m'impressionne par sa joie de vivre perpétuelle qui rayonne. Elle est arrivée il y a six mois, lorsqu'elle s'est enfuie de chez ses parents qui voulaient la marier de force à un homme qu'ils avaient choisi. Pour cause, Lakshmi est enceinte. D'un homme qu'elle aime mais leur définition de l'amour ne semble pas être partagée. Avec ses traits encore enfantins et son ventre qui s'arrondit un peu plus chaque jour, Lak' me fascine. La fragilité de sa situation semble ne pas l'atteindre. Elle continue à aller au lycée et rêve toujours de devenir journaliste. Pour que personne ne parle à sa place, se justifie-t-elle. Comme à chaque retour du lycée, Lakshmi prépare le thé pour que nous puissions nous réunir, souvent sous la varangue, pour prendre un temps et nous raconter notre journée. C'est surtout elle qui a besoin de parler. Sa grossesse ne facilite pas son intégration dans sa classe. Certaines de ses amies lui ont tourné le dos, incitées par leurs parents, qui ne souhaitent pas qu'elle leur donne de mauvaises idées. Elle ne dit pourtant rien des agissements et des remarques qu'elle reçoit. J'ose à peine les imaginer.

— J'ai hâte de finir et d'avoir mon bac en poche. T'imagines, après je pourrais faire ce que je veux ! Tu crois que j'aurais une fille ? J'aimerais tellement, me dit-elle en plaquant sa robe ample pour faire apparaître son ventre rond. Elle pourrait grandir au foyer, tu ne crois pas !

— Garçon ou fille, tu sais que ce petit bébé pourra grandir ici.

Je me rassure aussi. Offrir à cet enfant une place digne et pérenne sonnerait comme une victoire. Celle de m'assurer que ce foyer est un projet solide. Néanmoins, la naissance de son enfant entraînera aussi des modifications. Il faudra acheter des couches, du lait en poudre, des jeux, avoir un coin calme et une future chambre. Le foyer n'est aujourd'hui pas adapté pour accueillir un enfant. Pas encore, je l'espère. Parfois, les médecins bénévoles qui viennent nous aider au foyer apportent du matériel, notamment notre pédiatre, Caroline. Cela reste aléatoire.

Nous commençons à ranger les quelques livres et tasses posés çà et là dans le salon, en attendant qu'Énaé et Philomène finissent de discuter avec les dernières femmes présentes.

Âgées de 28 et 51 ans, elles constituent, avec Lakshmi, les personnes qui comptent le plus pour moi. Énaé est la première à s'être installée au foyer. Je la voyais venir chaque jour. Elle était souvent en retrait et consultait très régulièrement le médecin. Je ne demande jamais d'informations médicales aux bénévoles mais il n'était pas difficile de comprendre que quelque chose clochait. Et puis un soir, elle fut la dernière à partir et je sentais qu'elle n'éprouvait aucune envie de rentrer chez elle. Pour cause, j'ai appris ce soir-là que son mari la battait. Chaque jour, elle venait quelques heures au foyer, puis repartait chez elle, retrouver son ivrogne de mari. Cela me fendait le cœur. Alors, je lui ai proposé de rester dormir quelques nuits. Puis, son mari a été arrêté pour trafic de drogue et elle s'est présentée un matin, avec sa petite fille de 5 ans, pour venir s'installer au foyer. J'aimerais juste qu'il ne ressorte jamais de sa cellule. Puis, Philomène est arrivée et Énaé m'a demandé de l'héberger. Elle aussi a eu un mari violent puis il l'a chassée de chez eux lorsqu'il a compris qu'elle ne pourrait avoir d'enfants. Elle s'est retrouvée sans rien. Sans toit.

Des histoires comme celles d'Énaé, Philomène et Lakshmi, il y en a tous les jours au foyer. Je peux le constater à mesure que le nombre de femmes augmente chaque mois. Je sens que cela m'éprouve physiquement et psychologiquement.